

Victor-Lévy Beaulieu, Michèle Plomer, Marie-Christine Arbour
Jean-François Crépeau

Numéro 143, automne 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64693ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Crépeau, J.-F. (2011). Compte rendu de [Victor-Lévy Beaulieu, Michèle Plomer, Marie-Christine Arbour]. *Lettres québécoises*, (143), 23–24.



Victor-Lévy Beaulieu, *Monsieur Melville*, Montréal, Boréal, coll. « Boréal compact », 2011, 576 p. et 72 p. hors-texte, 19,95 \$.

Autour d'une lecture-fiction

En septembre 1977, Victor-Lévy Beaulieu célèbre ses 32 ans en publiant *Monsieur Melville, lecture-fiction*, lui qui a déjà écrit sur Hugo et Kerouac, et consacra des ouvrages à Ferron, à Tolstoï, à Voltaire, à Thériault et, bien sûr, à James Joyce. Je profite de la réédition du *Melville* pour revisiter cette lecture-fiction et pour évaluer son importance dans l'ensemble de l'œuvre actuelle de Victor-Lévy Beaulieu.

D'abord, qu'est-ce qu'une « lecture-fiction », sinon un compte rendu des livres écrits par Melville, ainsi que des biographies et des études qui lui ont été consacrées. L'ouvrage de Beaulieu se distingue en ce qu'il fait graviter tous ces ouvrages autour de son propre imaginaire, mettant en perspective de façon originale l'homme et l'écrivain Melville.

Abel chez Melville

Pour réaliser ce projet, Beaulieu convoque Abel Beauchemin, son alter ego littéraire, et lui confie la narration du livre. La vie d'Abel se confond alors à celle de Melville, laquelle se nourrit des expériences de son quotidien et de son monde imaginaire. Ainsi, la première partie du livre, intitulée « Dans les avelles de *Moby Dick* », nous permet d'observer jusque dans le détail la vie familiale des Melville.

À l'âge de 21 ans, Melville part en mer et, quand il revient, il écrit *Taïpi* et *Omoo*, romans inspirés par ses voyages. Ces récits deviennent des succès populaires, les seuls qu'il obtiendra de son vivant, et la renommée ainsi acquise exercera sur lui une pression supplémentaire.

La parade des livres continue avec *Mardi*, « une allégorie fondée sur l'expérience acquise de *Taïpi* et d'*Omoo* [...] échappant à toutes les lois romanesques, à toutes les conventions d'écriture, autant celles de la psychologie des personnages que celles de leur discours même. »

Vie de famille

L'écrivain états-unien épouse Elizabeth Shaw, fille d'un juge bostonnais qui apportera son soutien financier à Melville, puis sa mère et ses quatre sœurs rejoignent le couple quelques mois plus tard.

Vient *Moby Dick*, l'œuvre majeure de Melville reconnue tardivement. Par la suite, il y a *Pierre ou les ambiguïtés*, *Bartleby le scribe* et des contes. Melville ne connaît

aucun succès littéraire comme celui de ses premiers récits. On comprend que l'écrivain en vienne à abandonner la prose et à se consacrer à la poésie.

Abel Beauchemin passe de la « lecture » des événements littéraires et personnels qui ont marqué l'existence de Melville à la « fiction » qu'il écrit. Il ne se gêne pas pour commenter le pourquoi et le comment des propos de Melville, insistant constamment sur sa façon particulière d'exercer son art. Il me semble même que, à fréquenter Melville de la sorte, l'écrivain de Trois-Pistoles en retienne d'importantes leçons, lesquelles ont marqué son écriture.

Un livre phare

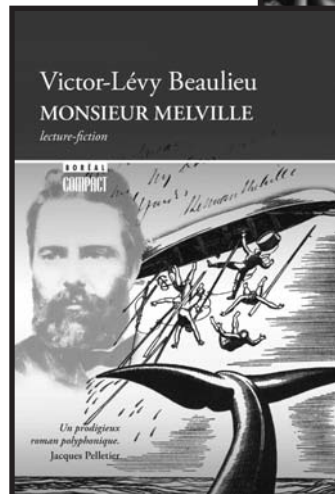
Je retiens deux passages de *Monsieur Melville* qui opèrent la fusion entre « lecture » et « fiction ». Cela se produit quand Abel va à la rencontre de son héros, d'abord en rêvant de s'embarquer avec lui dans un ultime voyage en mer, puis lorsqu'il le ramène chez lui en Mattavinie.

Monsieur Melville, lecture-fiction est assurément un livre déterminant dans le cheminement de l'œuvre de Victor-Lévy Beaulieu. Je crois qu'il lui a permis d'explorer une nouvelle façon d'appréhender la vie et l'œuvre des auteurs qu'il adule et d'en rendre compte de façon originale. Nul doute que cette « lecture-fiction » est toujours une œuvre phare dans l'univers beaulieu-sien, cependant je crois que *James Joyce*,

l'Irlande, le Québec, les mots (essai hilare) pousse encore plus loin l'expérience du dialogue entre un écrivain, sa vie et son œuvre, et l'imaginaire de VLB, cette fusion de la réalité de la fiction hors de l'ordinaire.



VICTOR-LÉVY BEAULIEU



Michèle Plomer, *Dragonville, Tome 1, Porcelaine*, Montréal, Marchand de feuilles, 2011, 320 p., 24,95 \$.

Hong-Kong — Magog : aller-retour

Si les grandes sagas littéraires du XIX^e siècle sont difficiles à remplacer, il arrive parfois qu'une histoire de famille séduise grâce à sa force d'évocation arrimée à une écriture remarquable. C'est le cas de *Dragonville. Porcelaine* de Michèle Plomer dont la précédente fiction, *HKPQ*, lui a valu le Prix France-Québec 2010.

Nous voici dans l'univers de Sylvie Matthews. Trentenaire, elle a passé son enfance sur les rives du lac Memphrémagog dans la maison de son grand-père Matthews, marin d'origine écossaise. Vivant à Hong-Kong

depuis une dizaine d'années, elle se voit obligée de rentrer au pays à cause du décès de sa mère.

Parallèlement au quotidien de l'héroïne, la romancière raconte l'histoire de Li, un jeune coolie chinois dont la grande beauté suscite l'envie. Ce garçon trime dur dans le port afin d'assurer sa survie et celle de sa mère opiomane. Un jour, Lung, une jeune femme fortunée, entend la voix de Li à travers les grilles de sa propriété et cela suffit pour qu'elle imagine la beauté du garçon et en devienne amoureuse.

Voyage entre deux mondes

Si l'histoire de Sylvie se déroule aujourd'hui, Michèle Plomer situe celle de Li un siècle plus tôt. Nous passons ainsi de 1910 à 2010, d'un univers oriental aux coutumes millénaires à un monde occidental inventant sa modernité. Les liens entre les deux univers se tissent petit à petit; c'est là un exercice de style que la



MICHÈLE PLOMER

Outre-Pacifique, Li, ignorant que sa mère se prostitue pour rembourser ses dettes d'opium, la découvre avec deux clients. Furieux, il tue l'un d'eux. Surgit alors un dragon qui le sauve d'une mort certaine. Les policiers hongkongais, ayant à leur tête le sergent Patterson, un Écossais venu représenter l'autorité anglaise en colonie, sont surpris par l'état des lieux du crime, comme si une force hors du commun avait envahi cette mansarde, détruisant tout sur son passage. Or, Patterson comprend immédiatement que c'est là l'œuvre d'une puissance qui dépasse l'entendement.

Le dragon

Le sergent a déjà vu un dragon sauver des eaux des marins; il a même croisé le regard de cet animal fabuleux. Ce sont ces mêmes yeux qu'il reconnaît quand il se trouve devant Lung. Il propose alors de sauver son protégé en le faisant monter sous une fausse identité à bord d'un navire en partance pour le Canada.

Entre-temps, Sylvie M. apprend que sa boutique a déjà abrité une buanderie tenue par un Chinois. Cela peut-il expliquer la mélodie inscrite sur les murs où le dragon figurait à l'arrière du commerce? Cette question reste sans réponse et sera peut-être élucidée dans la suite du roman. Pour l'instant, Sylvie règle un pro-



romancière pratique avec efficacité et succès.

Sylvie s'affaire à aménager le local où elle va tenir une boutique d'importations chinoises. Elle confie ces travaux à Jean Bisaillon, un ami d'enfance; c'est lui qui découvre, sous le plâtre des murs, des caractères chinois calligraphiés qui signifient « Je t'aime ».

blème majeur en refusant de vendre la maison familiale, car elle comprend à quel point la propriété fait partie de sa vie. C'est en cette demeure qu'elle va s'installer pour vivre véritablement son retour au pays.

Nul doute, Michèle Plomer est en voie de devenir une grande écrivaine.



Marie-Christine Arbour, *Drag*, Montréal, Triptyque, 2011, 183 p., 20 \$.

L'univers de tous les excès

Il arrive parfois que la plume d'un auteur m'amène plus loin que je ne l'aurais imaginé, aux portes d'univers à mille lieues de mes fantasmes. C'est le cas de *Drag*, le troisième roman de Marie-Christine Arbour.

Un narrateur hors récit en raconte la trame, laquelle gravite, pour l'essentiel, autour de l'univers de Claire, une Québécoise de 35 ans habitant Vancouver.

Artiste peintre, elle ne parvient pas à vendre ses toiles et vit dans le quasi-dénuement. Mais sa préoccupation majeure est autre: elle se rappelle constamment sa découverte du sentiment amoureux quand elle était jeune écolière. Elle voulait alors que Claude, qu'elle croyait un garçon, la remarque. C'est donc avec étonnement qu'elle découvre que Claude est une fille. Cette ambiguïté sera récurrente tout au long du récit, Claire ne cessant de s'interroger sur sa féminité, portant cheveux courts, pantalon, chemise et cravate.

Babouchka

Un jour, assise sur la galerie de la maison de chambres qu'elle habite, elle aperçoit un curieux personnage, qu'elle nomme aussitôt Babouchka. Vêtu d'une robe, il fait plus qu'attirer son attention. Quand elle ose l'aborder débute un périple amoureux que seules sa démesure et celle de son compagnon peuvent illustrer.

Ces excès se traduisent par un débordement de phrases-chocs, d'aphorismes et de maximes dont l'auteure use, et abuse. Cette façon d'écrire impose le rythme de la narration et fait en sorte qu'elle colle bien à la nature des héros, aux limites du réel et de l'imaginaire.

Être reconnu

Babouchka se prénomme Nicolai. Pianiste russe, il a dû se contenter du rôle de répétiteur au Bolchoï. Claire et lui forment aux yeux de leur entourage un couple de « drags », de travestis. Petit à petit, les interdits tombent: elle est jeune et lui plus âgé, elle est une femme vêtue en garçon, il est un homme en robe, ils veulent étonner autant que séduire; bref, ce sont des artistes dont le talent et l'art tardent à être reconnus.

Le voyage auquel *Drag* convie ses lecteurs va au delà de ce qui peut sembler un amas d'excès. Marie-Christine Arbour parvient à nous faire partager le quotidien et l'intimité d'un couple qui est tout sauf banal. C'est là une façon littéraire de visiter un univers de démesure. 